

Édouard DE TOCQUEVILLE

VOYAGE
EN ANGLETERRE,
EN ÉCOSSE ET EN IRLANDE

Édition établie, présentée et annotée par Barbara WRIGHT



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2022

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Édouard de Tocqueville est assurément moins célèbre que son frère cadet Alexis¹. Entre le 4 juin et le 25 août 1824, il effectua un voyage dans les îles britanniques avec trois compagnons et tint un journal de voyage qui, jusqu'à présent, est demeuré complètement inconnu des chercheurs. Présenté sous forme de livre relié, comportant même des titres courants (dont nous proposons des échantillons en fac-similé), le manuscrit conservé par les héritiers d'Édouard de Tocqueville, comporte cent soixante-douze feuillets écrits recto-verso accompagnés de nombreuses illustrations hors texte encadrées d'un trait de plume. J'ai l'honneur d'avoir reçu l'autorisation de la famille Tocqueville de préparer la première édition de ce journal.

La majorité des illustrations, trente-deux lavis à l'encre brune (des vues de châteaux et de paysages) et cinq lavis aquarellés (des costumes et attributs écossais), chacun protégé par une serpente, sont de la main de Tocqueville lui-même. L'ensemble est précédé d'une carte générale des îles britanniques établie par Adrien-Hubert Brué, géographe de S. A. R. Monsieur, datée de septembre 1820. La vignette initiale, un lavis à l'encre brune, est signée par le paysagiste François-Alexandre Pernot (1793-1865), compagnon de Tocqueville pendant une partie de son périple, et représente une pierre tombale portant l'inscription « Écosse / 1824 » avec, en contrebas, les noms d'Ossian et de Walter Scott ; un portrait de ce dernier, gravé au burin par John Horsburgh et daté de 1822, clôt le manuscrit.

La destination d'Édouard de Tocqueville reflète bien l'évolution des voyages de son époque. Au lieu du « grand tour », voyage d'éducation effectué par les jeunes aristocrates en Italie surtout, mais aussi en

¹ Dans la présente introduction, focalisée sur Édouard de Tocqueville, il ne saurait être question de discuter de l'œuvre de son frère Alexis et du compagnon de voyage de ce dernier, Gustave de Beaumont, lors de leurs séjours en Irlande et aux États-Unis. Un tel travail, d'un intérêt incontestable, dépasserait le cadre du nôtre.

Grèce, les jeunes gens de familles aisées se dirigèrent, après 1815, vers la Suisse et vers l'Écosse. Suivant l'exemple de Jean-Jacques Rousseau, qui avait donné le goût de la montagne, des lieux escarpés et des voyages pédestres, la Suisse devint à la mode. Quant à l'Écosse, elle offrait aussi des randonnées montagnardes, mais elle plaisait surtout à l'imagination romantique comme une patrie sœur dans la lutte pour les monarques déchus : Waterloo pouvait paraître comme un nouveau Culloden². Mystérieuse et brumeuse, l'Écosse fut propulsée sur le devant de la scène par le succès des poèmes attribués à Ossian, par la figure tragique de Marie Stuart, mais surtout par les livres de Walter Scott, les *best-sellers* de l'époque. Appartenant à la génération de Chateaubriand et de Bonaparte, dont il signa une biographie en 1827, Walter Scott conquit lui aussi un monde, en faisant de l'Écosse, jusqu'alors méprisée et humiliée, un pays de rêve, de légende et d'aventure.

Toutefois des raisons personnelles poussèrent également Édouard de Tocqueville à entreprendre ce voyage. Né en 1800, il était le second fils de la famille Tocqueville. Son frère aîné, Hippolyte, était né en 1797, tandis qu'Alexis, son frère cadet, naîtra en 1805. Un portrait anonyme (voir ci-avant) montre Édouard avec sa mère, née Louise le Peletier de Rosambo, petite-fille de Malesherbes, ministre protecteur de l'*Encyclopédie* et des penseurs des Lumières, puis défenseur de Louis XVI. Malesherbes fut guillotiné le 24 avril 1794, ainsi que les parents de Louise, sa sœur et son beau-frère, le frère aîné de François-René de Chateaubriand. Louise de Tocqueville et son époux, Hervé, membre de la garde constitutionnelle du Roi, échappèrent à l'échafaud, la veille de leur exécution, grâce à la chute de Robespierre le 9 thermidor. La jeune femme ne se remit jamais de ce traumatisme et souffrit toute sa vie de neurasthénie. Le souvenir de cette tragédie ne cessa de hanter la mémoire familiale, malgré les efforts d'Hervé pour

² La bataille de Culloden eut lieu le 16 avril 1746 et marqua la fin des espoirs de restauration de la lignée des Stuarts sur les trônes d'Écosse et d'Angleterre. Le prince Charles Édouard Stuart, dit *Bonnie prince Charlie*, dut prendre la fuite après la défaite de son armée, formée principalement de *Highlanders* écossais, par les troupes bien équipées du prince William Augustus, duc de Cumberland, fils du roi George II. À la suite de cette bataille, le mode de vie traditionnel des *Highlanders* fut réprimé : les clans, les tartans et même les cornemuses furent interdits.

donner une enfance heureuse et protégée à ses fils. L'éducation de la fratrie fut assurée par le vieil abbé Louis Lesueur, ancien précepteur d'Hervé de Tocqueville. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe* (1849), Chateaubriand rappelle ses visites rendues à ses neveux à Verneuil-sur-Seine, « avec leurs trois cousins de Tocqueville, entre lesquels s'élevait Alexis, auteur de *La Démocratie en Amérique*³ ».

Suivant l'exemple de son frère Hippolyte, Édouard entama une carrière militaire à l'aube de la Restauration. Le 1^{er} septembre 1816, il fut admis comme surnuméraire dans les gardes du corps de Sa Majesté, puis nommé sous-lieutenant et ensuite garde de 3^e, puis de 2^e classe (lieutenant). Mais, à partir de 1821, il présenta plusieurs certificats de médecins militaires afin de pouvoir quitter l'armée pour raisons de santé⁴. Il fut admis à la réforme en décembre 1822⁵. Après avoir quitté l'armée, il connut « un certain désarroi⁶ » et semble avoir cherché une consolation et une distraction en entreprenant le voyage dans les îles britanniques. Pendant les vacances d'été de 1822 et 1823, son frère Alexis avait déjà fait deux voyages en Suisse et par la suite Alexis et Édouard devaient visiter ensemble l'Italie et la Sicile de décembre 1826 à avril 1827⁷. En 1822, Édouard lui-même s'était rendu en Suisse. Dans une lettre adressée à Alexis le 3 septembre

³ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Maurice Levailant et Georges Moulinier, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1947, t. 1, p. 576.

⁴ Jean-Louis Benoît précise que selon les rapports officiels des médecins, Édouard de Tocqueville était « atteint d'une paralysie faciale, sans doute momentanée, et de rhumatismes » : « Il bénéficie d'un congé temporaire dès le 26 mai 1821 avant d'être réformé officiellement en février 1823 » (Jean-Louis Benoît, *Tocqueville : Un destin paradoxal*, Paris, Bayard, 2005, p. 58, n. 130 ; 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, p. 98 et n. 144, p. 637). Selon d'autres sources Édouard était asthmatique. Ce diagnostic semble être confirmé par une lettre autographe, datée du 3 novembre 1821, de l'abbé Lesueur à Alexis, dans laquelle il écrit qu'Édouard cherche « des recettes contre l'étouffement » (Archives départementales de La Manche – ci-après ADLM – AT 248). Une lettre, du même fonds, en date du 19 août 1829, informe Alexis qu'Édouard a été nommé officier d'ordonnance de M. le duc de Grammont [sic] : « Ce service ne le fatiguera pas » (ADLM, AT 241). Encore une preuve des ennuis de santé éprouvés par Édouard.

⁵ Jean-Louis Benoît, *Dictionnaire Tocqueville*, Paris, NUVIS, 2017, p. 419.

⁶ *Ibid.*

⁷ Malheureusement, la relation manuscrite de ce voyage par Alexis semble avoir été égarée : voir Jean-Louis Benoît, *Tocqueville : un destin paradoxal*, op. cit., p. 41, n. 79 ; 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, p. 71-72 et n. 92, p. 629.

1822, l'abbé Lesueur l'informe qu'Édouard leur a écrit de Coire et qu'il « se porte à merveille » : « Il nous recommande de lui écrire à Brigg [*sic*], puis à Unterseen⁸. » Le 1^{er} janvier 1823, l'abbé Lesueur écrit de nouveau à Alexis : « Édouard fait copier son voyage de Suisse. Le travail sera fini sous quinze jours. N'es-tu pas tout glorieux d'avoir un auteur dans ta famille⁹ ? » Bien qu'on ignore quel fut le sort de ce récit de son voyage en Suisse, il est certain qu'Édouard avait conçu le projet d'écrire un livre de voyage.

Édouard traversa la Manche, le 4 juin 1824, avec trois compagnons de route : le peintre-dessinateur François-Alexandre Pernot (1793-1865) ; un ami intime, Antoine Jean-Marie Théodore Gallet de Mondragon¹⁰ (1794-1875) ; et le baron Dumenil¹¹, décrit par Tocqueville comme « gentilhomme hongrois attaché en qualité de chambellan à la personne de l'Empereur d'Autriche ». Dans une certaine mesure, ce voyage marqua l'enterrement de leur vie de garçon, puisque Mondragon et Édouard se marièrent respectivement en 1826¹² et 1829, mais Pernot était déjà marié et père de famille. Le pèlerinage littéraire effectué en 1821 par Charles Nodier et ses amis, exerça probablement une grande influence sur Édouard, grâce au récit paru la même année à Paris, chez Barba, sous le titre *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*. Cette filiation permet d'insérer l'itinéraire d'Édouard et de ses compagnons de route dans la tradition des « voyages pittoresques », dont il sera question plus tard.

Un autre prédécesseur dans la filière du voyage outre-Manche fut Amédée Pichot (1795-1877), qui fit découvrir la littérature anglaise au public français de la Restauration et de la Monarchie de Juillet en traduisant les œuvres de Byron, Scott et Dickens. Sa traduction de *La Dame du lac* de Walter Scott, publiée en 1821, fit connaître les

⁸ Lettre inédite, ADLM, AT, 262.

⁹ Lettre inédite, ADLM, AT, 264.

¹⁰ Dans une lettre en date du 20 septembre 1820, l'abbé Lesueur informe Alexis que « M. de Mondragon paraît décidé à aller dans le Midi » (ADLM, AT 242), montrant ainsi l'intimité de cet ami dans le cercle familial.

¹¹ Personnage non identifié. Il ne peut s'agir de Pierre-Ernest Frémin-Dumesnil (1803-1882), car celui-ci, originaire de Coutances et polytechnicien de la promotion de 1824, termina sa carrière militaire comme capitaine dans l'artillerie, avant de devenir une personnalité politique de la Manche.

¹² En 1826, Mondragon épousa Denise-Octavie Savary de Lancosme : leur unique fils étant mort dans sa première année, le nom de famille s'éteignit.

poèmes de Scott à un moment où *Guy Mannering*, *Les Puritains d'Écosse* et *Ivanhoé* avaient déjà bien établi en France sa renommée de romancier. En 1822, Pichot parcourut l'Angleterre et l'Écosse, où il fit une seconde excursion en 1824. À son retour, il publia, en 1825, chez Ladvocat et Charles Gosselin, ses observations sur la Grande-Bretagne, en trois volumes, sous le titre *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*. En 1826 parut un volume intitulé *Vues pittoresques de l'Écosse*, « dessinées d'après nature par F.-A. Pernot, lithographiées par Bonington, David, Deroi, Enfantin, Francis, Goblain, Harding, Joli, Sabatier, Villeneuve etc., ornées de douze vignettes d'après les dessins de Delaroche Jeune et Eugène Lami, avec un texte explicatif, extrait en grande partie des ouvrages de Walter Scott par Amédée Pichot ». Autrement dit, Pernot, qui avait fait le voyage avec Édouard de Tocqueville, s'associa avec Pichot pour faire paraître ses illustrations. Présentés au Salon de 1824, les dessins de Pernot furent montrés à la duchesse de Berry en 1825 et lithographiés par la suite. Édité en 1826 par Gosselin, l'éditeur de Scott, et par Lami-Denoan, le frère du peintre Eugène Lami, le volume des *Vues pittoresques de l'Écosse* devait assurer la carrière de Pernot, nommé maître de dessin des pages de la cour du Roi en 1826. Mais l'exemplaire unique sur papier de chine, avec soixante dessins originaux, déposé aux Tuileries par Gosselin, qui en proposa l'acquisition à la Bibliothèque royale, fut détruit en 1830¹³.

Si les dessins originaux de Pernot n'existent plus, nous avons toujours ses dessins lithographiés. De plus, fort heureusement, Pernot, lui aussi, tint un journal, dont Denis Cailleaux¹⁴ a publié de larges extraits à l'occasion de l'exposition *F.-A. Pernot, peintre d'histoire et*

¹³ Ces informations proviennent du très riche essai de Ségolène Le Men, « Les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* de Taylor et Nodier : un monument de papier », dans le catalogue de l'exposition, *Voyages « pittoresques » : Normandie, 1820-2009*, présentée aux musées de Rouen, du Havre et de Caen, du 16 mai au 16 août 2009, dir. Lucie Goujard, Annette Haudiquet, Caroline Joubert et Diederik Bakhuys, Milan, Silvana Editoriale SPA, 2009, p. 38-63. La référence en question se trouve p. 60, n. 43 de cet essai.

¹⁴ *François-Alexandre Pernot, 1793-1865 : journal d'un artiste peintre au temps des romantiques*, présenté et annoté par Denis Cailleaux, Paris, Paris-Musées, 1990. Le journal quotidien tenu par Pernot, de 1828 à 1848, est reproduit aux pages 15-91 de cet ouvrage. L'original est conservé aux Archives départementales de la Haute-Marne

dessinateur romantique, présentée au Musée de la vie romantique en 1990. On apprend dans cette publication que Pernot, né et mort à Wassy (Haute-Marne), fut appelé à la conscription en 1812, mais que sa santé, « sans être mauvaise, était un peu délicate ». De nouveau appelé à la conscription en 1814, il devint garde-magasin. En 1815, Pernot fut reçu par Chateaubriand, qu'il admirait beaucoup. En 1816, il se mit au dessin à l'estompe sous la direction de Godefroy Engelmann (1788-1839), l'un des principaux introducteurs de la lithographie en France : c'est ainsi la Société Engelmann qui mit au point les planches des premiers volumes des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, dirigés par le baron Taylor, dont il sera question ultérieurement. Pernot se destinait à la peinture et exposa au Salon de 1819. Le 29 septembre de cette même année, il se maria avec Céline Gillot. En 1820, il fit un voyage dans les Vosges et visita le lieu de naissance de Jeanne d'Arc. L'année 1821 le vit de retour à Paris, « chargé de croquis et d'études ». Même si tous les participants au voyage de Tocqueville en 1824 dessinaient régulièrement, Pernot fut le seul artiste attiré du groupe. Indépendamment de son journal tenu de 1828 à 1848, il tint aussi, du 3 juin au 5 août 1824, un journal de son voyage en Angleterre et en Écosse. Quelques extraits des 190 pages inédites de ce journal ont été publiés sous le titre « Souvenirs de l'Angleterre et de l'Écosse, 1824 » par Denis Cailleaux¹⁵.

sous le n° 1114 de la Collection Barotte (collectionneur de documents historiques locaux). Au Salon de 1852, Pernot devait encore exposer un grand dessin en souvenir de son voyage en Écosse : *Ruines d'une ancienne abbaye sur les bords de la Clyde, dans le fond des montagnes d'Écosse*. C'est probablement celui du Département des Arts graphiques du Louvre qui porte le numéro d'inventaire 32342, *Paysage d'Écosse*, 1852. Voir la notice de ce dessin par S. Le Men (à qui nous devons cette référence) dans Musée du Louvre, Département des Arts graphiques, coord. Catherine Legrand, *Inventaire général des dessins, École française, XIII, De Pagnest à Puvis de Chavannes*, Paris, R.M.N., 1997, p. 261-262, n° 1020.

¹⁵ *Ibid.*, p. 93-97. Selon Denis Cailleaux le journal du voyage de Pernot en Angleterre et en Écosse est conservé dans les papiers des descendants de celui-ci (p. 93), mais dans une communication personnelle du 12 juin 2018, il affirme que les héritiers ne sont plus joignables. Le témoignage de Pernot, bien qu'incomplet, constitue cependant un complément extrêmement précieux de celui d'Édouard de Tocqueville.

En rassemblant ces différentes sources, nous avons pu établir, en annexe à cette introduction, l'itinéraire de Tocqueville dans les îles britanniques.

ÉDOUARD DE TOCQUEVILLE, FILS DE L'ANCIEN RÉGIME ET DE L'ENCYCLOPÉDIE

Édouard de Tocqueville, son frère aîné Hippolyte et son frère cadet Alexis, appartenaient tous trois à la fine fleur de l'aristocratie française. Du côté paternel, l'ancêtre de la lignée avait combattu aux côtés de Guillaume le Conquérant à Hastings en 1066. Du côté maternel, ils descendaient de Vauban, le remarquable ingénieur militaire de Louis XIV, et de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. Issus d'une famille noble, catholique et légitimiste, les trois frères étaient pleinement conscients d'appartenir à une lignée ininterrompue et ils étaient prêts à assumer les lourdes responsabilités éventuellement demandées par la solidarité familiale. La hantise des échafauds de la Terreur ne les quitta jamais. Leur mentor, l'abbé Lesueur, ancien précepteur de leur père, les éleva « dans le giron du royalisme contre-révolutionnaire », pour reprendre le mot de Charles de Rémusat¹⁶. Le hasard voulut qu'Édouard revînt de son périple dans les îles britanniques le 25 août, jour de la Saint-Louis, fête toujours célébrée par la famille Tocqueville (par ailleurs, c'était aussi la fête de Madame de Tocqueville mère) : il fut fort ému par la vue du drapeau blanc fleurdelisé en débarquant du bateau à Granville.

En filigrane de tous les faits et gestes de ces familles légitimistes, fidèles à la branche aînée des Bourbons, s'inscrivait la fidélité à la caste. Quand Pernot publia les dessins exécutés lors de son voyage avec Édouard, dans *Vues pittoresques de l'Écosse*, il dédia son ouvrage à la duchesse de Berry. À Édimbourg, nos voyageurs ne manquèrent pas de visiter les appartements occupés par le duc de Berry pendant son long exil et une note d'Édouard¹⁷ nous rappelle que ce duc passa par Jersey en 1814 « pour venir se faire assassiner dans sa patrie » en 1820. En 1832, lorsque la duchesse de Berry tenta vainement de

¹⁶ Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, présentés et annotés par Charles Hippolyte Pouthas, 5 vol., Paris, Plon, 1958-1967, vol. 4 (1962), p. 44.

¹⁷ Note hhh : voir *infra* p. 215.

prendre le pouvoir en France au nom de son fils, Henri de France, comte de Chambord, elle fut soutenue par Hervé de Tocqueville, ainsi que par Louis de Kergorlay, un ami intime d'Alexis.

De loin le plus brillant des trois frères Tocqueville, Alexis fut le seul à s'émanciper de la tutelle de sa mère et de l'abbé Lesueur lorsqu'en 1820 il rejoignit à Metz son père, qui était préfet de la Moselle. Il en profita pour lire les grands auteurs du siècle des Lumières, textes qu'aurait désapprouvés le vieux précepteur adoré. Ce dernier ne jurait que par Joseph de Maistre, penseur contre-révolutionnaire, qui opposait à la raison des « idéologues », la foi et l'intuition. Bouleversé par la Terreur et influencé par les écrits d'Edmund Burke, Joseph de Maistre estimait qu'un coup mortel avait été porté aux fondements et aux mœurs de la société française : « La Philosophie ayant rongé le ciment qui unissoit les hommes, il n'y a plus d'agré-gations morales », écrivit-il¹⁸. Édouard et Alexis, héritiers de l'Ancien Régime, furent tous deux confrontés, à différents degrés, aux causes de l'effondrement de l'aristocratie française et à l'avenir qui se dessinait devant eux. Alexis évolua dans sa réflexion bien davantage qu'Édouard. Convaincu de l'inéluctabilité de la Révolution française, Alexis alla aux États-Unis pour essayer de comprendre le système démocratique dans lequel il voyait l'avenir des sociétés européennes. Édouard n'avait pas la même envergure intellectuelle qu'Alexis, mais dans sa jeunesse il était encore très proche de son frère et porta même quelques notes sur le manuscrit original du texte de *La Démocratie en Amérique*¹⁹. Cependant, les voies empruntées par les deux frères commencèrent à diverger. L'accession au trône de Louis-Philippe comme « roi des Français » en 1830 divisa la famille Tocqueville. Sur le conseil de leur père, les frères firent allégeance, mais Alexis prêta serment du bout des lèvres et espéra quitter le pays pour faire ses recherches en Amérique avec Gustave de Beaumont²⁰. Alexis repro-

¹⁸ Joseph de Maistre, *Considérations sur la France* [1797], Lyon, P. Rusand, 1829, p. 83.

¹⁹ Ces notes paraissent sur le manuscrit original conservé à la Beinecke Library, de l'Université de Yale.

²⁰ De ce dernier, voir *Marie, ou L'Esclavage aux États-Unis*, Paris, Gosselin, 1835 ; rééd. présentée par Marie-Claude Schapira, coll. « Autrement Mêmes », Paris, L'Harmattan, 2009.

cha souvent à Édouard d'être trop casanier et de manquer d'ambition. Édouard, qui s'accommoda de manière pragmatique aux changements politiques, acquit une immense fortune grâce à son mariage en juin 1829, avec Alexandrine Ollivier, fille du riche baron Ollivier, gouverneur de la Banque de France, et s'occupa de la gestion du domaine de Baugy, grande propriété agricole dans l'Oise.

Mais c'est le coup d'État du 2 décembre 1851 qui causa la brouille définitive des deux frères. Pour Alexis, c'était une trahison, « la ruine de la liberté », de cette « sainte et noble cause » à laquelle il avait dévoué sa vie, alors qu'Édouard présenta sa candidature aux élections législatives. Outré, Alexis écrivit à Édouard le 14 février 1852 : « Tu as passé le Rubicon. [...] Nous avons deux camps, deux causes. [...] La conversation sur la grande affaire du temps nous est désormais interdite²¹ ». Édouard ne fut pas élu, mais il n'envoya que trois lettres à Alexis entre 1852 et 1858, l'année où il se rendit à Cannes, au chevet de son frère mourant de la tuberculose. En revanche, Alexis eut beaucoup d'affection pour son neveu et filleul, Hubert, le fils aîné d'Édouard, et fonda sur lui ses espoirs pour l'avenir de la lignée.

Hippolyte, l'aîné de la fratrie, fit lui aussi preuve d'opportunisme politique et alla même jusqu'à se servir du prestige attaché au nom de son frère pour faire avancer sa carrière politique. Dès 1843, Alexis s'en plaignit à Édouard : « Je le désavoue net. Quel homme²² ! » En revanche, pendant les derniers mois de la vie d'Alexis, Hippolyte quitta son château de Nacqueville, dans le Cotentin, pour se rendre à Cannes, et resta près de son frère cadet pendant trois mois. Alexis disait de son frère Hippolyte qu'il avait un « cœur d'or²³ », malgré

²¹ Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, t. XIV, *Correspondance familiale*, éd. André Jardin et Jean-Louis Benoît, Paris, Gallimard, 1998, p. 275-278.

²² Lettre à Édouard de Tocqueville, 6 décembre 1843, citée dans Alexis de Tocqueville, *Lettres choisies, Souvenirs, 1814-1859*, édition établie sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2003, p. 542. Autre édition : *Œuvres complètes*, t. XIV, *Correspondance familiale*, op. cit., p. 236.

²³ Lettre à Gustave de Beaumont datée du 24 décembre 1858 : voir Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, t. VIII.3, *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Gustave de Beaumont*, éd. André Jardin, Paris, Gallimard, 1967, p. 613 et Jean-Louis Benoît, *Tocqueville : Un destin paradoxal*, op. cit., p. 56 ; 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, p. 96 (la citation a été supprimée dans la seconde édition).

son « pauvre caractère », dont son neveu René avait hérité : « C'est Hippolyte à vingt ans, brave comme trente-six diables, mais sans plus de cervelle qu'un moineau²⁴ ».

Pour Alexis, l'inauguration de l'« empire du sabre²⁵ » marqua un moment charnière. Il se retira de la vie politique et réalisa le rêve qu'il avait fait en 1833²⁶ de faire revivre le château de ses ancêtres au village de Tocqueville, abandonné depuis la Révolution et qu'il hérita de sa mère en 1836 : il le remit en état petit à petit, même s'il s'en absenta de 1852 à 1856. Grâce à l'héritage paternel et à ses droits d'auteur, il en aménagea l'extérieur en 1857. Édouard ne semble pas avoir partagé l'attachement de son frère pour ce château car lorsqu'il rentra de son voyage dans les îles britanniques en 1824, il passa par Cherbourg sans même penser à faire étape dans ce château, alors bien tristement délabré.

Toutefois Édouard se montra également soucieux de la conservation du patrimoine pendant son voyage dans les îles britanniques : ce fils de l'Ancien Régime s'intéressa aux châteaux non seulement comme demeures des aristocrates anglais, mais aussi comme victimes de la Révolution dite « Glorieuse ». En ce domaine, il partageait les idées de Charles Nodier et du baron Taylor, qui ne s'élevèrent pas moins contre la *Bande noire* et les spéculateurs de la Restauration que contre les actions dévastatrices de la Terreur. Devant le château de Kenilworth, Édouard de Tocqueville s'exprime en ces termes :

Hélas ! ce pays, comme le nôtre, a eu sa révolution et, s'il conserve quelques-uns de ses anciens édifices, c'est que la bande noire n'y a pas achevé ce que les malheurs publics y avaient commencé. Le château de Kenilworth fut détruit par les soldats de Cromwell, qui s'en partagèrent les dépouilles. Il est maintenant défendu, sous des peines sévères, d'y

²⁴ Lettre à Gustave de Beaumont datée du 5 décembre 1853 : voir Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes*, t. VIII.3, *op. cit.*, p. 173 et Jean-Louis Benoît, *Tocqueville : un destin paradoxal*, *op. cit.*, p. 61 ; 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Perrin, 2013, p. 104.

²⁵ Lettre à Mrs Harriet Grote, 8 décembre 1851, citée dans Alexis de Tocqueville, *Lettres choisies, Souvenirs, 1814-1859*, *op. cit.*, p. 730.

²⁶ Voir la lettre à Marie Mottley, fin juillet 1833, citée dans Alexis de Tocqueville, *Lettres choisies, Souvenirs, 1814-1859*, *op. cit.*, p. 285.

faire la moindre dégradation. Pourquoi le gouvernement français ne montre-t-il pas la même sollicitude pour la conservation des vieux lambeaux qui nous restent encore de notre ancienne France et des siècles les plus glorieux de notre histoire ! (f° 32r^o)

Sans faire une analyse approfondie des rapports sociaux comme celle qu'entreprendra Alexis aux États-Unis, Édouard rend compte de ses expériences visuelles et esthétiques dans un cadre qui montre qu'il est parfaitement conscient de l'importance de la décentralisation en Grande-Bretagne, à la différence de la centralisation étatique de la France. En se déplaçant de ville en ville, Édouard ne manque jamais de signaler les juridictions relativement autonomes, les *counties*, qu'il traverse. Contrairement aux nobles français, qui se laissèrent séduire par les splendeurs de Versailles au détriment de leurs terres et des paysans qui les travaillaient, les nobles anglais comprenaient des aristocrates terriens aussi bien que des aristocrates de sang, ce qui permettait la montée dans la hiérarchie sociale aussi bien par l'argent que par la naissance – évolution qu'Alexis jugea d'importance capitale pour la survie de la noblesse britannique ainsi que pour l'investissement de l'argent par ces aristocrates dans le commerce et l'industrie²⁷.

Au sujet de l'Irlande, sans pousser plus loin son enquête, comme le fera plus tard son frère Alexis, la première réaction d'Édouard, en foulant le sol irlandais, est de remarquer que c'est un « pays de conquête » (f° 155v^o). En quittant l'Irlande pour le Pays de Galles, il note que « le nom le plus cher aux Irlandais est celui de Bonaparte parce qu'ils n'attendaient que de lui leur affranchissement » :

Son nom est dans toutes les bouches et ils n'en parlent qu'en y mêlant l'expression de leurs regrets. Nul doute que ce génie extraordinaire n'eût su et n'eût pu facilement profiter de cet enthousiasme et faire éclater une révolution qui couve depuis longtemps et n'a besoin que d'un chef entreprenant. (f° 176v^o)

²⁷ En revanche, en Irlande, Alexis déplore la migration des grands propriétaires irlandais en Angleterre après l'Acte d'union des deux pays en 1800 – facteur qui, par la suite, aggrava la grande famine de 1847.